

[Biographie essentielle de Friedrich A. von Hayek]

Auteur de 142 articles, 18 livres et 15 pamphlets traitant de sujets aussi divers que la théorie économique, la psychologie physiologique, la philosophie du droit, l'anthropologie culturelle et l'histoire des idées, Hayek n'aura pas été qu'un brillant « touche-à-tout », mais un auteur important dans chacun de ces domaines et un penseur polyvalent. Véritable pape de l'ultra libéralisme, il a été en fait très vite un libéral intransigeant à une époque où l'intelligentsia occidentale est fascinée par l'expérience soviétique et s'il revient sur le devant de la scène intellectuelle en 1974, alors qu'on lui attribue le prix Nobel d'économie, ce n'est pas sans avoir connu dans sa vie des périodes difficiles, voire une longue éclipse durant les années 1960.

I - SA VIE À VIENNE (1899-1931)

A - Le contexte historique

Friedrich August von Hayek est né à Vienne le 8 mai 1899, à une époque donc où cette ville, considérée comme le berceau de la modernité et aussi sans doute comme le foyer d'une crise de la civilisation avec la remise en question de toutes les certitudes sur lesquelles elle était fondée, était encore l'un des plus grands centres artistiques et intellectuels de l'Europe car capitale, encore à l'époque, de tout l'Empire austro-hongrois. Mosaique de nationalités souvent ennemies, l'Empire, supporté socialement par les couches moyennes et aisées dont la famille de Hayek faisait partie, avait survécu aux

nombreux soulèvements des nationalités, mais à partir de 1918, le grand domaine des Habsbourg se disloque et Vienne échappe difficilement à l'attraction de l'Allemagne. Les traités de Saint-Germain-en-Laye (1919) et de Trianon (1920) démembrent l'Empire austro-hongrois et provoquent une totale désorganisation sociale.

Enrôlé en 1917 dans l'armée, il combat sur le front italien dans l'aviation et témoigne, semble-t-il d'un courage dont il aura à faire preuve à nouveau, lorsqu'il assistera, à son retour à l'appauvrissement de sa famille et plus tard lorsqu'il prêchera dans le désert.

La célèbre hyperinflation des années 1922 ruine la classe sociale dont est issu Hayek. Sa jeunesse autrichienne est marquée par un climat politique difficile et des grèves massives paralysent la jeune République ainsi que de véritables émeutes de la faim. Il assiste donc à la désorganisation du régime doublement menacé par le populisme, souvent antisémite, et par le socialisme révolutionnaire radicalisé par les thèses marxistes. C'est dans une Vienne désormais rouge, dirigée par les socialistes de 1919 à 1934 mais secouée par des conflits violents et influencée par la révolution bolchevique et par le spartakisme allemand, que Hayek se passionne pour les thèses de la Société fabienne¹, un courant réformiste et socialiste anglais, créé par Béatrice et Sidney Webb, et préconisant une révolution spirituelle. Parallèlement, il est initié à la philosophie de Ludwig Wittgenstein, principal animateur du « cercle de Vienne ». Vienne, déstabilisée par les mouvements d'extrême gauche, est à plusieurs reprises amenée à utiliser la force et c'est dans ce contexte de radicalisation des mesures politiques que Hayek se met à polémiquer contre les autorités municipales.

Parce que le Cercle de Vienne est l'une des institutions intellectuelles les plus célèbres de la capitale, Hayek est amené à y participer, mais parce qu'il est aussi fréquenté par de nombreux intellectuels qui étaient sur le plan politique de tendance socialiste, Hayek forge très tôt son esprit critique. Sa rancœur pour le parti social-démocrate

1. Hayek était à cette époque relativement ouvert aux idées socialistes et en particulier à celles qui mettaient en avant la Société fabienne du nom de Fabius, homme politique modéré à Rome dit le Temporisateur, en vogue à Vienne dans les années 1920. Le jeune Hayek est en fait un réformiste épris de justice sociale.

incapable de gérer la crise sociale, sa crainte de la dictature du prolétariat et sa nostalgie des valeurs morales mises en pièces par les nouvelles idéologies font que Hayek devient l'un des adversaires les plus résolus du positivisme logique qui règne au Cercle et qui a pour objectif de transformer rationnellement l'ordre économique et social. Le planisme qui devient progressivement un thème favori ne peut, pense Hayek, constituer une solution politique et économique adéquate en raison de la complexité des calculs et du manque d'information. Il prédit déjà l'échec des expériences socialistes et pour lui les mesures autoritaires ne peuvent que conduire qu'au chaos. C'est son antisocialisme intransigeant qui éclaire très tôt son individualisme et sa foi dans le libéralisme.

B - Sa formation intellectuelle et son intérêt pour l'économie

Issu d'une famille aisée et intellectuelle (son père était médecin et professeur de botanique à l'université et ses grands-pères enseignants, l'un en zoologie, l'autre en droit) Hayek s'est d'abord intéressé à la biologie et plus généralement aux sciences dites exactes, mais a montré dès sa jeunesse de l'intérêt pour les lettres et les arts. C'est la grande guerre puis les crises économiques qui ont contribué à détourner son centre d'intérêt des sciences naturelles vers les sciences sociales. Hostile envers l'exacerbation des nationalismes et l'insurrection communiste qui stimule les soulèvements populaires, il mène au sein de l'université et du Cercle de Vienne une lutte contre l'idéologie marxiste et les discours du pouvoir en place, c'est-à-dire du parti social-démocrate. Très éclectique, Hayek, qui n'obtiendra pas moins que trois doctorats, se passionne pour le droit, l'économie mais également l'histoire, l'art et la psychanalyse très en vogue suite aux travaux de S. Freud dont il conteste l'analyse et les conclusions. Il hésitera entre l'étude de l'économie et celle de la psychologie, mais choisira finalement la première voie, non sans regret dira-t-il. Après avoir obtenu un premier doctorat en droit en 1921, il s'oriente vers les études économiques et manifeste de l'intérêt pour les travaux de ceux que l'on appellera plus tard les pères fondateurs de l'approche néo-classiques : S. Jevons, L. Walras et C. Menger. Mais au-delà des convergences qui marquent l'approche de ces auteurs, les différences

de perspectives sont suffisamment fortes et l'École autrichienne dont C. Menger est le père fondateur, prend ses distances avec l'École anglaise et celle de Lausanne. Hayek se joint au séminaire dirigé par L. von Mises qui réunit autour de lui des disciples qui contribueront à diffuser le discours libéral en Europe tel J. Rueff en France ou L. Erhard en Allemagne. Sa hantise de l'hyperinflation le guide vers Mises qui le conforte dans ses idées libérales radicalement opposées au socialisme.

L'approche des économistes de l'École de Vienne se distingue de façon marquée de celle de Lausanne. Adoptant une démarche que l'on qualifie de « subjectivisme méthodologique », Mises, qui hérite des travaux de C. Menger, centré sur l'étude du comportement de l'individu dans sa diversité et sa liberté se montre réservé, voire hostile à l'idée que la démarche abstraite de l'École de Lausanne peut faire avancer la connaissance de la vie sociale. La modélisation mathématique, le recours à des statistiques globalisantes ne sont pas, pour lui, les moyens privilégiés de la connaissance. Sur le plan politique, Mises qui sera pour Hayek le maître à penser, se montre opposé à toute forme d'interventionnisme de l'État et critique sans relâche les thèses égalitaristes et l'attitude des syndicats.

En 1922, bien que n'ayant jamais été membre d'un parti politique, Hayek est à l'origine de plusieurs pamphlets et décide d'entreprendre un second doctorat en sciences politiques qu'il obtient l'année suivante, sur le thème de la valeur. Reprenant le concept d'utilité marginale comme mesure de la valeur, il critique l'interprétation donnée par F. von Wieser sur l'impact de la structure de la répartition qui laisse place à une intervention importante de l'État dans la mesure où l'État recherche la réalisation de la « valeur naturelle ».

En 1924, alors qu'il n'a que 25 ans, Hayek a déjà eu l'opportunité de rencontrer les plus éminents des économistes de l'École autrichienne puisqu'il est aussi en relation avec le « grand » J. Schumpeter, économiste et ancien ministre des finances en 1919 mais aura de nouvelles opportunités lorsqu'il se rend pour la première fois aux États-Unis grâce à une bourse de la Fondation Rockefeller. Particulièrement intéressé par les questions monétaires, il avait adhéré aux thèses d'E. von Böhm Bawerk, successeur de von Wieser à la chaire

d'économie politique de l'université de Vienne et s'était montré attentif à sa nouvelle théorie du capital et de l'intérêt. Muni d'outils théoriques nouveaux, avec le concept de détournement de production et celui d'intérêt comme prix de la préférence pour le présent, il peut grâce aux contacts qu'il a aux États-Unis, avec I. Fisher et bien d'autres, prendre conscience du besoin de relier la théorie monétaire et l'explication des fluctuations économiques. Il étudie la politique monétaire menée par La Réserve fédérale et plus particulièrement les travaux sur le contrôle des fluctuations cycliques réalisés au Harvard Economic Service. G. Dostaler écrit dans son ouvrage *Le libéralisme de Hayek*¹ « Ses réflexions l'amènent à la conclusion qu'il est impossible d'obtenir à la fois la stabilisation du niveau général des prix intérieurs et celle du taux de change (...) Il avait en effet découvert que Keynes était arrivé au même résultat dans *La Réforme monétaire* (1923). Il affirmera plus tard que cette déception n'a rien à voir avec la constante opposition qu'il a manifestée par la suite à un homme qui était alors pour lui, comme un compatriote d'Europe centrale, un héros depuis la publication en 1919 des « Conséquences économiques de la paix ».

De retour en Autriche, il se marie en 1926 avec Hella Fritsch et devient l'année suivante haut fonctionnaire puisqu'il est directeur de l'Institut de recherche sur les cycles des affaires mais ce n'est qu'en 1929 qu'il enseigne à l'université de Vienne après de nombreuses publications qui font déjà de lui un expert de l'histoire de la théorie monétaire. Dans l'intervalle, en 1928, il rencontre pour la première fois Keynes, son futur ami et adversaire théorique et politique, à l'occasion de la réalisation du London and Cambridge Economic Service.

L'époque n'est pas encore aux controverses, mais elles apparaîtront bien vite, avec la grande dépression et par le fait que la crise semblant s'établir à demeure, Hayek raffinerait et élaborerait une autre contribution de Mises, la théorie « autrichienne » des crises économiques et de la production.

1. G. Dostaler, *Le Libéralisme de Hayek*, La Découverte, p. 15.

II - LA TRANSITION ANGLAISE (1931-1949)

A - Hayek économiste et philosophe

En 1931, fuyant la montée du nazisme, Hayek, devient professeur à la London School of Economics (LSE) et le restera jusqu'en 1949. Ce sera désormais son port d'attache et c'est aussi à la LSE qu'il y laboure la pensée libérale, d'A. Smith à Tocqueville, et se convainc que les institutions gardiennes de la liberté témoignent d'un « ordre spontané ». De là sa répudiation des encyclopédistes et de leurs constructions qu'il taxe de rationalistes constructivistes, ce qui, signifie pour Hayek totalitaires.

La grande crise exacerbe le débat entre les partisans d'une intervention de l'État dans la vie économique et les ardents défenseurs du libéralisme conservateur. Hayek, profondément hostile aux partisans de l'interventionnisme donne la primauté au marché sur l'État qui ne peut être que minimum, même dans un contexte de crise.

Hayek aura, malgré l'opposition radicale qui existe entre les deux hommes, en 1932 une certaine influence sur Keynes, sans doute parce que celui-ci, dans son ouvrage *Le Traité sur la monnaie* ne sait sortir de l'influence de la théorie quantitative de la monnaie. Hayek met en évidence le côté inachevé du Traité et écrit : « L'exposé est si difficile, si peu systématique et si obscur qu'il est extrêmement difficile pour un économiste en désaccord avec les conclusions de démontrer le point exact de désaccord et d'énoncer des objections ». C'est par ces critiques que Keynes va s'accorder avec Hayek sur le fait que la monnaie n'est pas un simple voile. Cette polémique n'est pas stérile car elle débouche, pour ce dernier sur un essai qui tente d'élaborer une *Théorie monétaire de la production* (1932). Il en résulte très vite que les deux hommes vont se reconnaître comme les deux pôles de la pensée économique. Keynes adhérent au groupe de Bloomsbury va faire la place belle au jeu des agrégats tandis que Hayek considère que la structure économique émerge à partir des préférences des agents économiques. Dans la revue publiée par la London School of Economics, il écrit : « La pensée de Keynes a pour

principal défaut d'éliminer systématiquement la prise en compte des multiples interrelations de prix que constitue le monde réel ».

La dépression de 1929 va aussi accentuer la séparation entre l'École autrichienne et l'École marginaliste. Avec C. Menger, elle apparaissait comme l'une des branches qui, de L. Walras à S. Jevons, opérait une rupture à l'égard du courant classique. La seconde génération de l'École autrichienne avec F. Wieser avait adopté une démarche qui, tout en manifestant une sensibilité particulière sur certains points, ne marquait pas de vraie rupture avec les autres économistes qui se situaient dans le prolongement de la révolution marginaliste. La troisième génération avec Hayek prolonge cette attitude mais jusqu'aux années 1930. C'est donc avec la crise que les chemins vont se séparer radicalement. L'influence croissante de la théorie walrasienne ouvre la voie à une mathématisation accrue de la théorie économique, mais pour Hayek, une telle démarche donne désormais une dimension excessivement mécaniste à l'économie. Hayek conteste, entre autres, une attention selon lui excessive apportée à l'étude des conditions d'équilibre par rapport à celle des processus de marché, un comportement individuel trop mécanique qui postule une connaissance parfaite, et qui évacue les problèmes posés par l'incertitude. À cette critique des fondements de l'analyse se surajoute le rejet de l'utilisation du modèle d'équilibre général dans la justification de certaines interventions de l'État.

La crise va donc isoler Hayek à la fois du courant néo-classique et du nouveau courant interventionniste dont Keynes est évidemment le porte-parole. Certes, Hayek n'est pas seul dans son combat car nombreux sont les adversaires de l'interventionnisme à la London School of Economics dont L. Robbins qui a pour objectif de combattre le discours keynésien. Hayek va ainsi multiplier les conférences et, après avoir écrit *La théorie monétaire et le cycle des affaires* (1929), publie en 1931 son premier ouvrage célèbre intitulé *Prix et production* qui fera de nombreux adeptes. Keynes fut également sensible aux thèses défendues par Hayek mais d'une toute autre manière car il dira de cet ouvrage « c'est le plus épouvantable fouillis que j'aie jamais lu ».

D'une certaine manière, prolongeant l'analyse de Mises il s'interroge sur le rôle des prix pour assurer la communication de l'infor-

mation. Mais les effets désastreux de la crise, la pertinence de l'analyse d'I. Fisher de la déflation par la dette et l'influence considérable des travaux de Keynes ne permettent pas le ralliement des meilleurs économistes anglais à ses idées. Certes, beaucoup sont fascinés par la performance théorique de Hayek, mais peu adhèrent à ses conclusions politiques. J. Hicks, N. Kaldor et même plus tard son ami L. Robbins finirent par rejoindre le camp des keynésiens et ils reconnaissent la nécessité désormais de politiques contra cycliques.

En 1936, Keynes publie sa *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* mais Hayek refusera de polémiquer. Plus tard, il avouera « ce fut la plus grave erreur de ma vie » !

Face à la montée du nazisme, Hayek, sans prendre ses distances avec l'analyse économique et politique, se met de plus en plus à la philosophie et particulièrement à l'étude du concept d'État de droit. La théorie politique et juridique du libéralisme, pense-t-il, trouve son fondement le plus solide dans l'État de droit. Il semble donc naturel qu'il ait tenté très vite de développer sur cette base une philosophie de la liberté. Il s'en prend aux travaux de C. Schmitt (*Staat, Bewegung und Volk*, 1933) et d'après lui, la critique du libéralisme faite par Schmitt à l'époque de la république de Weimar, puis son rôle de protagoniste dans les années de consolidation du régime national-socialiste, ont contribué dans une large mesure à précipiter une des plus graves crises du libéralisme moderne. Il qualifiera plus tard, en 1944, Schmitt de « théoricien nazi du totalitarisme le plus important ».

Il rencontre en 1936 K. Popper, philosophe critique du marxisme et grâce aux échanges intenses qu'il aura avec son compatriote, il se préoccupe de plus en plus de questions épistémologiques. Ensemble, ils condamnent le déterminisme marxiste et sa conception de la classe ouvrière comme sujet de l'histoire, la seule classe apte à s'auto-émanciper et à émanciper l'humanité tout entière. Hayek se met à publier de nombreux articles sur le scientisme, c'est-à-dire l'application servile des méthodes des sciences dites exactes dans les sciences humaines. L'argumentation marxiste, dit Hayek, s'inscrit en réalité dans une conception téléologique de l'histoire, conçue comme une évolution rationnelle vers une fin définie. Il adhère aux thèses de